

Breaking

Judith Messier

Number 31, Winter 1987

De la mémoire ...les mirages

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15264ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Messier, J. (1987). *Breaking. Moebius*, (31), 111–1117.

JUDITH MESSIER

Breaking

— Un adulte, deux enfants, s'il vous plaît, pour la salle 3.

— Merci. Venez les enfants, c'est en haut.

— Maman, attends, je veux du «pop corn» et du «coke».

— Sébastien, je viens déjà de dépenser dix dollars pour le cinéma.

— Oui, mais j'en veux.

— Ouais. Bon, d'accord. Deux «cokes» et un gros «pop corn».

— Non, maman, on en veut chacun un.

— Oh la la, c'est assez, ça suffit comme ça.

— Ahahahahah, ronchonnet les enfants.

Après-midi de juillet à Montréal. Tout le monde en vacances, à la campagne ou à la mer, ou au moins sur le bord d'une piscine de banlieue. Tout le monde sauf Irène, Virginie et Sébastien. Pas de vacances pour Irène depuis trois ans, depuis qu'elle a perdu son emploi de professeur de dessin. Ce n'est pas avec des prestations de chômage ou d'aide sociale qu'on s'offre des vacances. Les enfants, eux, ont droit chaque année à deux semaines de camp, payées par leur père. Cette année, rien. «Les temps sont difficiles» se plaît-il à répéter, parodiant monsieur Ferré. Difficiles pour pas mal de monde, semble-t-il, à voir la salle de cinéma à moitié pleine de gens, les qui n'ont pas de chalet, les qui ne sont pas invités par des amis ou les qui détestent La Ronde.

Autant oublier l'été dehors, se choisir un siège près d'une allée pour pouvoir sortir plus facilement et se concentrer sur le film.

Qu'est-ce qu'ils trafiquent les deux mecs, là sur l'écran? Ils travaillent dans une épicerie; ils esquissent quelques pas et pirouettes entre deux caisses à transporter et deux coups de balai à donner. N'est-ce pas merveilleux de gagner sa vie ainsi dans la joie!!!! C'est le psychiatre d'Irène qui serait content de voir ses théories appliquées. Il prétend qu'on doit faire ce qu'on aime dans la vie pour s'épanouir. Faire ce qu'on aime! Facile à dire pour lui avec une job à cent mille dollars par année. Quand il en a marre d'écouter les inepties de ses patients, il saute dans sa petite voiture presque écologique et passe le week-end à faire de la planche à voile. Ou bien, il bondit dans un avion et s'envole vers Tahiti ou les îles Mouc-mouc. Les yeux dans la Grande Bleue, il oublie dans les vagues le vague à l'âme et la folie des névrosés de Montréal.

Irène, elle, fait de la peinture. Du génie créateur à heures fixes. De 8h30, après le départ des enfants pour l'école, à 11h30, retour des enfants pour le lunch. Puis, elle doit ressortir les pinceaux et les couleurs à 13h, redépart des enfants, jusqu'à 16h, retour définitif. Après, il y a les devoirs à superviser, les bagarres à arbitrer, le souper à préparer et tout le reste. Vers 10h, quand la maison est vraiment calme, c'est drôle, Irène a du mal à s'y remettre. Elle est fatiguée, elle ne rêve qu'à sa robe de chambre, un bon livre ou un film à la télé, à consommer de préférence au lit. Elle se couche toujours avec beaucoup de remords. Tant de choses qu'elle n'a pas faites, tant de réponses qu'elle n'a pas données. «Maman, j'ai invité Matthieu à souper et à coucher. Veux-tu?» «Maman, je parie que tu as encore oublié d'acheter des biscuits» «Irène, j'ai un rendez-vous chez le dentiste demain. Peux-tu garder Jonathan?» «Irène, je dois choisir mes nouveaux rideaux cette semaine. Je ne me décide pas pour la couleur. Toi qui connais ça, pourquoi ne viens-tu pas au magasin avec moi?» «Irène, ma chérie, tu me manques. Il y a si longtemps que je ne t'ai vue. Laisse donc un macaroni ou un pâté chinois à réchauffer aux enfants et viens luncher avec moi.»

Quand une longue plage de temps, une plage à marée basse, s'étend devant elle, l'angoisse tout à coup l'assaille ou le tube de couleur, ce jaune cadmium si lumineux, fait défaut. Faire ce qu'on aime! Ils ont beau

jeu, les riches et les films américains. Bon sang! c'est vrai, il y a un écran au fond de cette salle. Qu'a-t-elle donc lu récemment sur le «break dance»? Une danse née de la misère et de la violence, originaire des bas-fonds de New York; un éclatement de tout le corps qui allie mime, gymnastique et arts martiaux et permet aux jeunes d'actualiser leur colère. Comme illustration du phénomène, les deux jeunes gens du film sont bien propres. Ils habitent un appartement plus proche du «loft» d'artiste à la mode que du taudis de ghetto, ils travaillent toute la journée et passent tous leurs moments de loisirs à danser dans les rues.

Les enfants vont encore casser les oreilles d'Irène avec les cours de «break dancing» du Centre de loisirs. Ils font les demandes et les réponses. «Ah maman, tu voudras pas. Trop cherrrrr» disent-ils en chœur. Trop jeunes surtout pour être si raisonnables.

L'inévitable jeune fille entre en scène: danseuse dans une troupe de ballet-jazz, bien élevée et travaillante, pas punk pour deux cennes. Rencontre avec les «streets dancers» au hasard d'une promenade. Coup de foudre évidemment. Double coup de foudre: le beau danseur noir pour elle et elle pour cette danse nouvelle. Irène ne verra pas la fin du film mais elle peut la prévoir.

Elle jette un coup d'oeil aux enfants. Ils savourent ce film comme un Big Mac, ils le gobent et l'avalent sans trop le mastiquer. Virgine a les yeux ronds, la bouche ouverte et une poignée de «pop corn» à la main qu'elle oublie de manger. Sébastien gigote et bat la mesure, au rythme de cette musique stridente et banale. Irène se rassure, ils sont heureux.

Blottie dans son fauteuil, elle permet la visite du fantasme familial: un homme s'assied à la place libre à sa gauche. Elle ne le voit pas, elle perçoit sa présence et l'odeur de ses vêtements. Lui aussi hume son parfum, excité par cette femme à côté de lui dans le noir. Il pose son bras sur l'accoudoir, sa main effleure le genou d'Irène par-dessus sa jupe. Puis, comme Irène ne repousse pas la main, il la glisse sous le tissu, remonte le long de la cuisse, hésite un instant, guettant une réaction, une gifle, n'importe quoi. Irène, voluptueusement passive, laisse la main s'avancer plus haut, plus profond, là où la cuisse perd son nom. Les

yeux fermés, elle s'abandonne à la jouissance. Quelle horreur! Quel délice! Seigneur! Au secours! Si les copines de «l'Association des familles monoparentales» savaient qu'elle rêve de se faire peloter en public devant ses enfants...

Pendant qu'elle rêvasse dans l'obscurité, les autres sur l'écran continuent de danser frénétiquement. Tant de constance et d'énergie, ils réussiront sûrement. C'est comme ça dans les films américains. La vie d'Irène en film: au début, la misère. Le mari quitte sa femme et ses deux enfants en les laissant sans un sou. La femme, courageuse et vaillante, travaille comme serveuse ou femme de ménage le jour et poursuit sa carrière de peintre le soir. Les enfants, compréhensifs et adorables, soutiennent leur mère et participent aux travaux ménagers. Quelques petits problèmes d'adaptation à la nouvelle situation, vite résolus. La femme rencontre par hasard — mais y a-t-il un hasard? — un directeur de galerie. Il tombe amoureux fou d'elle, séduit par sa beauté ou son talent, impressionné par sa ténacité. Il organise une exposition et c'est un succès. Happy end. Dans un film plus d'avant-garde, la fille s'associerait avec un groupe de femmes peintres et progresserait à grands pas, soutenue par la présence des autres. De nouveau exposition et succès. Bien sûr, il y aurait quelque part un homme gentil, beau et pas macho qui apprécierait sa peinture et l'encouragerait à continuer. Evidemment, il s'entendrait bien avec les enfants qui à leur tour l'adoreraient. Ouais, cinéma...

Irène, dans la vraie vie, a bien essayé de sortir de son isolement. Elle a participé à une exposition avec un groupe de femmes. Ultra-féministes et théoriciennes de l'art, elles palabraient pendant des heures. Des réunions, des discussions, le soir évidemment. Elles raillaient Irène, ses jupes et ses amants, et la traitaient de mère poule parce qu'elle ne voulait pas laisser les petits seuls à la maison le soir. Irène refrénait des réponses amères et persistait, pour le plaisir, très relatif, de voir des dizaines de personnes défiler devant ses toiles. Pas une seule toile vendue. Du temps, de la salive et de l'argent gaspillés en pure perte.

Elle n'avait pas renoncé à la première tentative. Elle avait contacté un autre groupe, mixte cette fois. A la première rencontre, elle avait compris que sa peinture

figurative, naïve et fleur bleue, souffrirait du voisinage d'oeuvres puissamment abstraites et violentes. Un fameux modèle de confiance en soi, cette Irène. Alors, elle travaille seule de nouveau. Lentement et péniblement. Pas grave, les listes d'attente sont longues pour exposer aux Maisons de la culture.

Irène... l'image de sa vie comme une immense toundra en terrain plat, avec des arbustes rabougris, des mousses rachitiques à perte de vue. Une toile aux verts grisâtres et aux bleus délavés. Pire qu'un désert. Pas même un monticule à gravir, pas même l'espoir d'une oasis de l'autre côté. Elle a pensé au suicide. Et les enfants? Ils n'ont qu'elle. Elle se voyait en première page du «Journal de Montréal.» UNE FEMME DESESPEREE ABAT SES ENFANTS AVANT DE SE SUICIDER. Trop dramatique. Finalement, il ne s'agit pas de détruire sa vie mais de la changer. Les moments de grâce, une toile qu'elle estime réussie, une nuit d'amour avec un homme tendre et délicieux, une soirée-télé-bivouac avec les deux enfants serrés contre elle dans son grand lit, ces moments sont si espacés qu'elle doute parfois de leur réalité. Mais elle a trouvé une meilleure solution que le suicide. Des vacances. Là, maintenant, tout de suite. Elle va partir.

Elle a eu cette idée ce matin, au réveil. A cause du ciel lourd et gris ou des chamailleries des enfants tôt ce matin? Elle a reçu son chèque de Bien-être social. Après les achats pour le souper d'hier et le cinéma d'aujourd'hui, il lui reste 600,00\$. Elle sortira de la salle vers le milieu du film et se dirigera vers les toilettes. Là, elle vérifiera si elle a bien le nécessaire: son bikini, son imperméable, sa brosse à dents et son argent. «Voyagez légers», recommandent les agences de voyage, dans leur excellent français. On ne peut être plus docile. Ensuite, elle sortira du cinéma et se dirigera vers le métro. Station McGill jusqu'à Papineau. Direct et rapide. Il s'agit de ne pas perdre de temps et d'être le plus loin possible avant la fin du film. De la station Papineau, elle marchera jusqu'à l'entrée du pont Jacques-Cartier et fera du stop jusqu'au Maine. Comme les autres, elle se gèlera les orteils dans l'eau glacée de l'Atlantique, comme les autres, elle aura le bout du nez qui pèle. Elle oubliera tout, la peinture, la maison, la pauvreté et les enfants. Elle rencontrera un beau gar-

çon, elle lui fera croire qu'elle est libre comme l'air. Elle se vautre dans son lit et dans ses bras jusqu'au petit matin et, ensuite, elle se couchera toute la journée dans le sable chaud. La belle vie, quoi! jusqu'à... jusqu'à l'épuisement des 600,00\$. Avec sa carte de crédit, conservée par miracle, elle paiera l'hôtel. Bon, mettons une pension de famille. Ça pourrait durer au moins trois semaines. Trois semaines de vacances, un rêve. Elle reviendra en pleine forme, prête à affronter le train-train quotidien.

Et les enfants? Ah oui, les enfants... Ils auront un moment d'inquiétude quand ils ne la verront pas revenir des toilettes. Mais Irène est certaine qu'ils attendront la fin du film pour vraiment s'alarmer. Et là... là... Ils regarderont la salle se vider en cherchant maman des yeux. Ils chercheront dans toute la bâtisse, puis ils attendront à l'extérieur. Alerteront-ils le personnel? Se feront-ils questionner sur leur présence prolongée? Ils sont habituellement très débrouillards, ils choisiront de téléphoner à leur père au bureau plutôt que de s'adresser à des étrangers. Voilà le grand moment, l'événement auquel Irène adorait assister: le père venant chercher les enfants, obligé de s'en occuper. Depuis le temps qu'elle le supplie de les prendre pour quelques semaines. Il dit toujours oui, oui, et mille choses arrivent, son travail, sa maîtresse, n'importe quoi, qui empêchent que ça se fasse. Il sera embêté, mais il ne s'affolera pas. Il ne s'affole jamais. Même quand l'appartement a brûlé, il n'est pas revenu d'Europe tout de suite puisque «vous êtes vivants, tout va bien.» Plus de logis, deux enfants en bas âge à caser, des problèmes avec l'assurance et «tout allait bien».

Irène a planifié son départ avec soin. Elle doit quitter la salle pendant une scène importante du film. Les enfants, fascinés par l'image, ne se préoccupent pas d'elle. Au fait, que devient ce film? Les danseurs de rue, les saltimbanques, sont invités à un cocktail parmi le beau monde sophistiqué des amis des arts. Scandale, évidemment, à cause de la différence de style et de tenue. Dieu, que ce film est ordinaire et prévisible. Des clichés alignés comme des oeufs dans une boîte. Les enfants s'agitent; Sébastien tourne la tête sans arrêt, Virginie glisse quelques mots à l'oreille de sa mère. Pas le moment de partir. Ça continue... Malgré le scan-

dale, l'impresario persiste et inscrit le trio à un grand concours. Vaines manigances d'un autre danseur jaloux pour les faire exclure. Entrée fracassante des trois danseurs vêtus de toxédos, ultime concession. Spectacle délirant, ou qui se veut tel; les danseurs arrachent leurs manches, déchirent leur costume. Tiens, c'est curieux, la fille porte des souliers comme dans «Noces de sang». Des souliers de flamenco pour le «break dance». Pourquoi pas! Pas facile de trouver des chaussures assez confortables qui aillent avec un habit de soirée. Les membres du jury, époustouflés, ébahis, émus, applaudissent à s'en chauffer les mains. Ca y est, ils ont gagné et, comme Irène le prévoyait, se retrouvent en tête d'affiche à Broadway.

Mais... mais... c'est la fin du film! Ah non! Zut de zut! Quelle imbécile! Se laisser prendre par un film aussi bête, se préoccuper des souliers de l'héroïne au lieu de partir. C'est pas possible d'être aussi idiot!

— Maman, tu nous laisses regarder les films-annonces?

— Hein? Oui, oui.

— Maman, maman, bientôt, il y aura «A la poursuite du diamant vert». Tu nous amèneras?

— Euh! Peut-être. Pourvu que ce soit au début du mois

— Pourquoi au début du mois?

— Pour rien...